

# La marche de la mort

(Extraits de « *Mémoire de déportation* » par Jules Fainzang)

Le 21 janvier 1945, je me rendis à la place d'appel. Walter était déjà là. Il avait attendu toute la matinée en compagnie de Chaïcha et de la mère de celle-ci, ainsi que d'une autre copine. Les femmes avaient toutes des couvertures sur elles, prêtes à affronter le grand froid. Walter et moi avons mis les chaussures en cuir que nous nous étions procurées en prévision de la marche, en faisant du troc avec les cordonniers. Lentement cinq par cinq, nous sommes passés devant le guichet de la cuisine où chacun recevait un pain entier et, comme pour les malades, de la confiture et du miel.

À la sortie du camp, les gardiens attendaient le fusil à l'épaule, certains avec des chiens qui aboyaient féroce­ment. Ils nous emboîtèrent le pas. La neige à l'extérieur du camp était plus épaisse rendait l'avance difficile.

[ ...] *Plus loin dans le récit*

Depuis notre départ, il n'y avait pas eu de halte. Chaïcha ne pouvant plus soutenir sa mère, Walter prit sa place et à nous deux avons fait de notre mieux pour faire avancer la malheureuse. Mais, malgré nos efforts, nous nous sommes fait rattraper par toute la colonne de plus de quatre mille hommes. Lentement, des images de cauchemar apparurent. Les cadavres de certains de nos camarades étaient allongés au bord de la route dans le fossé. Ils étaient visiblement morts d'une balle dans la tête.

Lorsqu'à nouveau nous nous sommes retrouvés en queue de colonne, la mère de Chaïcha nous a glissé des mains, sans qu'on sache comment, comme un poisson qui vous échappe. Allongée sur le ventre, elle leva la tête et nous supplia de continuer sans elle, disant qu'elle n'en pouvait plus. Trois silhouettes de SS apparurent alors, dans de longs manteaux de cuir vert-de-gris qui descendaient jusqu'aux pieds. La neige me tombait dans les yeux. Ils avaient chacun un revolver à la main. L'un d'eux s'approcha de cette malheureuse femme juive et lui tira une balle dans la nuque. Au même instant, Chaïcha poussa un cri en yiddish : « Mame » - Maman. Ce cri fut tel que plus de cinquante ans après les faits, je l'ai encore dans les oreilles.

[ ...] *Plus loin dans le récit*

Le troisième jour, nous avons atteint la petite ville de Nysa. C'était la débâcle : partout les gens chargeaient de lourdes charrettes chargées de meubles. Le gros

de la population se préparait à la fuite. Qu'avaient-ils donc à se reprocher ? Nous espérions trouver de la nourriture. Mais les habitants allemands et polonais de la bourgade ne regardaient même pas ces longues colonnes de Juifs affamés que des bourreaux faisaient marcher ç pied dans des conditions effroyables vers l'Allemagne.

[ ...] Plus loin dans le récit

Tard dans la nuit, les militaires qui nous conduisaient nous ont parqués dans une usine désaffectée, toujours sans manger ni boire. Eux eurent un repas chaud, ainsi qu'un bon lit qui les attendait dans leur campement. En cherchant un coin pour nous reposer et réchauffer nos corps exténués, en fouinant partout, nous avons découvert que nous étions dans une usine de fabrication de sucre. Certains se sont alors nourris avec des betteraves à moitié pourries. D'autres plus chanceux ont découvert un immense chaudron, avec à l'intérieur une couche de caramel.

[ ...] Plus loin dans le récit

Tôt le lendemain matin, aux chutes de neige s'est ajouté un vent glacial. Il fallait avancer et lutter contre un souffle qui nous cinglait la figure avec de la neige. Au bout de quelques heures de marche, nous étions tout blancs ainsi que nos gardiens qui sans leurs fusils nous auraient étrangement ressemblé.

[ ...] Plus loin dans le récit

Tout en marchant, je somnolais et mes pensées me torturaient : où trouver de quoi manger ? La douleur provoquée dans le corps par la faim peut faire plus mal que le froid. Je pouvais constater que les camarades morts dans la neige ne nous avaient pas quitté de la même façon. Ceux qui, trop fatigués, ne supportaient plus le froid s'étaient assis et s'étaient endormis dans la neige pour toujours, parfois avec un sourire sur les lèvres. Par contre mourir de faim, c'était partir avec une affreuse grimace. Je l'ai vue trop souvent cette différence. Et il y avait même pire, avant de s'éteindre ainsi douloureusement, on perdait parfois la raison.

[ ...] Pour conclure ce récit de « la marche de la mort »

Après avoir marché plus de huit jours sur les routes de Haute Silésie, nous étions plus qu'épuisés, à la limite de la mort. Nous avons des pincements au cœur,

pour ne pas dire plus, à chaque fois que nous apercevions l'un de nos camarades en train de mourir. Parmi nous, se trouvait un autre petit groupe de Français non juifs, arrivés à Bechhammer en novembre 1944 et que nous appelions « les Vosgiens ». Ils avaient perdu plus de la moitié de leur groupe au cours de cette marche forcée.

La fatigue et le manque de sommeil m'avaient fait prendre l'habitude de dormir en marchant. Oui ! Dans l'extrême fatigue on peut dormir et marcher en même temps ! Je savais déjà me tenir debout en somnolant, à la suite des longs appels et des courtes nuits et je n'étais pas le seul. Par longues colonnes, des hommes avançaient aussi tout doucement, plus endormis qu'éveillés...

Début février, un matin, nous avons sortis un net réchauffement. La neige commençait à être mouillée, ensuite dans la journée nous avons pataugé dans des flaques d'eau. La marche devenait de fait plus difficile, et je n'ai pas remarqué quand nous sommes entrés dans un nouveau camp : Gross-Rosen.